

La méduse

Autor(en): **Armor, Gilles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **26 (1958)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568704>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

s'ouvrirent, épuisées, et Jacques glissa du lit, comme s'il tombait. Etienne le vit se diriger sur ses pieds nus, aussi silencieux que dans un rêve, vers la fenêtre où se trouvait un fauteuil d'osier.

Il le voyait là, qui formait une ombre noire dans la lumière, avec sa tête penchée, ses longs cheveux rejetés en arrière, et il entendit encore, mais plus bas, plus étouffé, ce même cri de plainte, de prière, d'appel. Mais Etienne ne pouvait rien pour lui que se taire, ne pas bouger.

Et il se passa ainsi un autre long temps.

Alors, Jacques se leva et, posant sa joue sur la poitrine d'Etienne. Il lui reprit le bras avec un tel élan qu'on aurait pu croire que sa vie tout entière aboutissait à ce geste.

Etienne fit un effort surhumain pour briser la force qui la tenait immobile, soulevant son bras gauche, il appuya sa main sur la joue de Jacques, la caressa avec douceur, cependant qu'il sentait rouler sur sa poitrine des gouttes lourdes, chaudes, comme si elles coulaient d'une plaie...».

Le lendemain, à son réveil, Etienne trouvera le lit vide. Jacques est parti sans adieu.

«Etienne attendait sans espoir qu'un pas, qu'une voix retentit dans le pur silence de ce matin d'automne . . . Pour la première fois de sa vie, il sentit que son énergie ne lui servait à rien, qu'une part en lui le trahissait, cédait lentement devant la tristesse qui le gagnait, s'abandonnait à cette tristesse avec délices . . .».

Une belle histoire, triste et vraie, qui nous change . . .

Avril 1958.

La Méduse

*Il y a des rêves trop intenses. Ils réveillent
ceux qui dorment.* Jean Cocteau

J'ai fait l'autre nuit un rêve étrange, si fascinant que, lorsque je me suis éveillé, j'ai haï le matin. La vie pourrait être aussi intense que les rêves, si l'on y était tout à fait soi-même, si l'on y jouait le jeu jusqu'au bout . . .

C'était au bord de la mer; seul sur la plage et, peut-être, entièrement nu, je regardais le soleil s'enfoncer lentement dans les eaux vertes, figées par une extrême bonace.

Malgré le torpeur des éléments, j'entendais des vagues, je sentais sur mon visage la fraîcheur du vent; toute mon attention était tendue vers le soleil, trop long à disparaître: j'avais la sensation pénible d'être le centre du monde et l'astre semblait retarder son sommeil pour voir ce qui allait arriver . . .

Sans l'avoir entendue venir, je sentis qu'elle était derrière moi. Comme le lapin stupide de terreur fixe le cobra, je me retournai, je regardai. Je ne vis d'abord que la tortue, grosse comme un char et parée telle une déesse; la femme se tenait debout sur la carapace; elle serrait dans ses mains deux longues guirlandes argentées semblables à celles des arbres

de Noël qui, passant dans la gueule du reptile, servaient de rênes à ce fantastique attelage. Je ne puis dire si elle était belle; je me souviens surtout de ses yeux, aussi verts que la mer, dont l'expression était d'une insoutenable froideur; je me rappelle qu'elle avait les seins nus, mais qu'une sorte de pagne voilait sa féminité; je revois ses longs cheveux couleur de paille qui tombaient sans ordre dans son dos jusqu'à la ceinture et sa peau blême et ruisselante . . .

Elle me lança l'une des guirlandes et, comme envoûté, je grimpai pour la rejoindre, me retrouvant emprisonné entre ses bras et les rênes qu'elle tira aussitôt, faisant démarrer la tortue. L'animal marchait droit vers la mer, d'une lenteur majestueuse. Le silence était soudain moins pénible; je sentais deux petites brûlures au-dessus de la nuque, c'étaient les yeux de la femme qui me fixaient intensément.

La tortue nageait bien. Elle manoeuvrait fort habilement ses pattes comme deux paires de rames. Nous nous dirigions rapidement vers le soleil qui continuait à s'enfoncer, alors que la mer était toujours aussi calme. Tout à coup, des voix mélodieuses s'élevèrent, chantant à l'unisson des notes d'une douceur angélique. Pour la première fois la femme parla. Sa voix avait la séduction de celle des sirènes: «Ce sont les séraphins qui chantent pour souhaiter une bonne nuit au soleil». Puis elle lâcha les rênes et je sentis sur mes épaules ses mains brûlantes et humides. Nous avançons toujours vers l'astre qui baissait . . . dans les airs, invisible, chantait le chœur céleste.

Ses caresses se multiplièrent, puis elle commença à me pétrir la poitrine. Je frémisais sous la torsion avide de ses doigts. Ses ongles entrèrent dans ma chair et je voyais de minces ruisseaux de sang couler jusque sur mes cuisses. Les chants cessèrent brusquement, la tortue s'arrêta et le soleil disparut. De nouveau elle parla, mais sa voix n'avait plus aucune harmonie; c'était celle d'une bête traquée, une voix rauque, halétante: «Aime-moi, aime-moi. Avant que la lune ne se montre, aime-moi».

Ses mains glissaient le long de mon corps, atteignaient mon ventre, mon aine . . . L'épouvante qui me frappait, loin de me paralyser, sembla le libérer de l'enchantement: d'une secousse je me dégagai, me retournai. Elle était horrible à voir; elle joignait ses mains comme pour une prière, mais ses ongles étaient couverts de sang; ses traits étaient bouleversés, mais son regard glacé restait impassible. L'un de ses bras étreignit ma taille et l'autre mon cou, comme les tentacules d'une pieuvre; ses jambes s'enroulèrent autour des miennes, sa bouche entr'ouverte approcha de mes lèvres. Je réussis à dégager un bras et, grisé de ma propre cruauté, j'enfonçai mes doigts dans ses yeux. Elle poussa un cri terrible, tomba lentement sur les genoux, desserra son étreinte et glissa dans la mer. Aussitôt, je vis son corps changer de forme, devenir translucide et il n'y eut plus qu'une grosse méduse qui s'éloigna lentement à la dérive.

Seul sur la tortue, je me sentais libre. Mon acte avait changé quelque chose: je sentais les éléments pétrifiés prêts à éclater. La lune venait d'apparaître quand la bête montra des signes de fatigue. Je savais que, si elle s'endormait, elle sombrerait. Je nageais mal et nous étions très loin du rivage; ma perte était assurée. Je la suppliai de résister au sommeil, mais bientôt elle rentra les pattes et l'eau atteignit immédiatement mes chevilles. J'évaluai avec désespoir la distance qui me séparait de la côte . .

et je crus à un mirage: seul sur la plage et, peut-être, entièrement nu, un garçon inconnu regardait la lune se refléter dans les eaux noires, toujours figées par la bonace. Je n'hésitai pas une seconde, je m'allongeai dans l'eau et fis la première brasse... au même instant la tortue rentra la tête et sombra comme un poids.

La mer ne m'aidait pas et je n'avancerais guère. Je fus tout de suite exténué. Le rivage me semblait toujours plus lointain, mais la lune m'éclairait mieux le but à atteindre et ce n'était pas un inconnu, c'était le garçon que j'aimais, que je n'avais pas vu depuis longtemps, que je n'espérais plus revoir et devant qui j'allais mourir, quand je l'avais enfin retrouvé.

Car la méduse revenait, menaçante, et je me savais perdu. Son ombrelle exhibait les yeux verts de la femme, plus terrifiants que jamais et elle s'ouvrit pour me dévorer. Je regardai une dernière fois celui que je n'avais cessé d'attendre et je compris qu'enfin il m'avait vu. Alors, un immense espoir me souleva: il n'avait qu'une phrase à dire pour me sauver, c'était ma seule chance. Je rassemblai mes forces et réussis à crier: «Je t'aime . . .». Le monstre attendait et la réponse fut si rapide et la voix était si semblable à la mienne, que je craignis un instant que ce ne fût l'écho. C'était la fin du cauchemar: je vis mon bourreau s'effacer, se diluer dans les eaux et les yeux verts roulèrent au fond de l'abîme, comme deux billes d'enfant.

Aussitôt, la mer se mit à bouger. de petites vagues folles montèrent de partout, j'étais porté sans fatigue. Le vent souffla vers le rivage, une à une les étroites illuminèrent le ciel; je nageais facilement et très vite. En approchant, je redécouvrais les traits de mon ami. Ses yeux étaient doux et profonds, ses lèvres souriaient, ses bras se tendaient vers moi, les rayons lunaires l'enveloppaient comme une buée. En voyant les étoiles si nombreuses, je songeais à ce dicton qu'il m'avait appris lors de notre première rencontre, dans une nuit toute pareille à celle-ci: «Il fera beau demain, le ciel est plein d'étoiles». Je me répétais cette phrase comme une antienne. Le vent me la chantait, les vagues la criaient joyeusement et les étoiles, plus sages, la chuchotaient aux nouvelles venues. Car il en arrivait toujours! Ah! le vent, les vagues et les étoiles, comme ils m'ont bien aidé dans cette course vers la vie! Les étoiles surtout! Il y en avait partout, au-dessus de moi quand je levais la tête, au-dessous quand je la baissais; mais je m'aperçus que des milliers de petits poissons dorés nageaient dans mon sillage et je me demandai si c'étaient les étoiles qui se reflétaient dans la mer, ou les poissons dans le ciel.

Gilles Armor.

A Georges Portal, mon ami et mon maître

Celui que ses amis se plaisaient à nommer le «prophète de l'homosexualité» n'est plus. Il est mort des suites d'une intervention chirurgicale après de grandes souffrances physiques où il tint à déployer un courage de tous les instants afin de prouver qu'une nature sexuelle pouvait aller de pair avec une virilité de caractère que bien des «normaux» eussent